

Les Sans-qui

Article paru dans l'édition du *Monde* du 16.09.98

PAR BERTRAND POIROT-DELPECH,

DEHORS, la pluie s'en donne à coeur joie, à la normande ; un rideau, une vapeur, les prés fument comme des garrots de boeufs au bât, les chevêtres du toit ont des craquements de grément à la cape. Dehors, loin derrière les vitraux du château de Cerisy, la démocratie américaine tangué. Le sort du monde dépend des gros vilains péchés d'un président aux milliers de missiles et aux hontes poupines de communiant.

Dedans, près d'un feu d'automne, une vingtaine d'intellectuels ont jugé que l'essentiel était au-dessus de tout ça, dans un point minuscule d'histoire littéraire : de Roland Barthes ou de Bernard Dort, Castor et Pollux de la critique savante des années Brecht et nouveau roman, pourquoi le premier a-t-il charmé et marqué ses contemporains plus que le second, pourtant aussi riche de concepts ? Quel luxe, et quelle sagesse, ce beau désintérêt pour les soupirs des alcôves, des Bourses et des chancelleries ! Car enfin, qui présidait la France, sous Proust, vous le savez ? C'était pourtant facile à retenir : Fallières, ça s'écrit comme la Phosphatine.

Barthes a passé pour réussir, l'autre moins. C'est constant en toutes choses. Il y a Footit et il y a Chocolat, le clown blanc à paillettes et l'auguste qui roule dans la sciure, du talc plein la culotte. C'est l'« autre » qui avait le talent, soupire, trop tard, l'opinion. Elle a toujours libéré Barabbas, celle-là. Roxane n'a pas meilleur goût : elle préfère la frimousse de Christian à l'âme de Cyrano. Il lui faut la vieillesse et les feuilles qui tombent pour comprendre qui elle aimait. Que d'automnes se passent à revoir la copie des coeurs !

En politique, c'est comme en amour. En ouvrant le Mitterrand de Lacouture ou, mieux, le Lacouture sur Mitterrand , on retrouve le couple injuste. C'est le rugueux Mendès qu'il fallait porter au sommet ; et puis non, c'est le séducteur de velours qui gagne et se donne l'élégance d'embrasser le perdant, « sans qui, dit-il, rien n'aurait été possible ». Ah, ce « sans qui » de tous les remerciements (voyez les thèses dédiées à l'épouse sans qui, Madame Sanki...) ! Ah, cette accolade de l'intronisation ! Ce n'est pas le baiser de Judas, non, mais quand même celui des obstinés chanceux, toujours un peu torve.

Depuis que la télégenie et l'habileté à s'automédiatiser décident de toutes les notoriétés, on n'y voit goutte. Le m'as-tu-vu triomphe à tout coup, ce n'est pas drôle. Il faut remonter aux couples d'avant l'Audimat, quand jouait encore la conjonction hasardeuse des dons et d'on ne sait quel air du temps. Alors se formaient des paires de pairs, l'un incendié par les projecteurs, l'autre désigné

pour l'ombre et bientôt s'y plaisant.

Des exemples ? Alors que Raymond Aron aura constamment vu juste, c'est de Sartre, celui qui a eu presque tout faux, que deux ou trois générations ont fait le « héros de notre temps » le mot est de Jean d'Ormesson (tome II d'Une histoire de la littérature française), seulement fâché que Sartre ait pissé sur la tombe de son cher Chateaubriand, en archicube incorrigiblement loustic. Paulhan aura écrabouillé Arland, tous deux le sachant, et l'amitié y trouvant son compte. A la tête des revues et des grandes maisons d'édition, on ne compte plus les duettistes sado-maso (je simplifie, et ne me demandez pas de noms). Au sommet des holdings et des états-majors, je jurerais qu'on retrouve l'attrance réciproque du gagueur clinquant et du méconnu indispensable.

Voyez à quels risques expose le vagabondage de la chronique ! S'il est vrai que les grands hommes entretiennent avec leur entourage des rapports beckettians dignes de Fin de partie, l'exemple était mal choisi. Barthes n'a piétiné personne, et surtout pas Dort. C'est l'inconvénient délectable des hypothèses en forme de tours de parc, comme des voyages dans les dictionnaires : les layons conduisent où l'on ne comptait pas aller, et les sous-bois révèlent des alignements inopinés, peut-être des impasses de labyrinthe, peut-être pas.

Prenez cette lubie, qui me vient en chemin : au lieu de biographier à foison les mêmes ténors du siècle, pourquoi l'édition n'honorerait-elle pas, d'ici à l'an 2000, les seconds rôles, les Cyrano qui ont soufflé leur texte aux vedettes, sous les balcons ? Non pour flatter les humbles ni venger les obscurs. (La belle affaire ! Au final, comme on dit maintenant, la postérité fait les bons tris !) Simplement pour situer les vrais mérites, sous le matraquage des histrions et le flot des soi-disant. Pour le pittoresque, aussi. Qu'aurait été Malraux sans Elie Faure et Groethuysen, Camus sans Grenier, Gide sans Herbart, Ionesco sans Tardieu, la Rue d'Ulm sans Lucien Herr, le siècle chercheur sans Pontigny, Royaumont et Cerisy ?

Ouvrons la galerie non des sans-grade il n'y a pas de galons en intelligence, mais des Sans-qui.